

Je passe sous silence plusieurs particularités que je remarquai sur notre chemin d'Andrinople, réservant d'en parler quand je ferai le récit de mon voyage de Larissa.

Quand nous arrivâmes à Andrinople, on nous conduisit à la maison d'un Juif, qui fut obligé de nous abandonner son logis, qui était un des plus beaux de la ville. Mais M. l'Ambassadeur lui permit de rester dans un petit appartement avec sa femme, ses enfants et trois filles esclaves.

Et, parce que ce logis était tout proche une synagogue des Juifs, cela me donna moyen d'aller plusieurs fois à leur prière, pour voir de quelle manière ils s'y comportent. Cette synagogue est à peu près comme le préche des calvinistes, à la réserve que les Juifs y tiennent toujours une lampe allumée et, au lieu où les calvinistes mettent la chaire du prédicant, ou ministre, les Juifs ont une tribune où le cacay, qui est leur prêtre, est élevé; d'où il fait ses exhortations et chante les psaumes, qu'ils chantent en hébreu, durant lesquels les hommes sont assis comme nous de côté et d'autre. Et je remarquai qu'ils se lèvent tous ensemble, en chantant quelques versets de leurs psaumes et agitent tout leur corps comme une personne qui sautillerait sans lever les pieds de terre. Quelquefois ils demeurent courbés et baissent seulement la tête en dandinant. Les femmes y sont séparées des hommes et se mettent pour l'ordinaire dans des galeries, dont la plupart sont fermées de jalousies.

Cette nation se trouva vilainement trompée et reçut une extrême confusion, dans le temps que nous étions à Andrinople; dont je fus en quelque façon témoin, car étant logé sur la rue et entendant, de grand matin, le bruit de beaucoup de personnes qui passaient, j'eus la curiosité de regarder dans la rue, et je vis quantité d'hommes qui passaient et portaient des bûches, des hoyaux, des pelles et autres instruments à remuer la terre. Et étant informé où ils allaient, j'

apprit qu'ils allaient aplanir le chemin par lequel leur Messie allait ariver.

Et parce que je me raillais d'eux, le fils aîné du Juif où nous étions logés me dit que je n'avais que faire de rire, parce que dans peu de temps nous allons tous devenir leurs esclaves par la vertu de leur Messie.

Ce prétendu Messie était un grand fourbe, qui était venu de Palestine et avait si bien joué son personnage, qu'il avait persuadé cette nation qu'il allait les mettre en liberté et les faire triompher des autres nations. On assure même qu'il faisait quantité de miracles, qu'il marchait sur l'eau à pied sec.

Sa réputation se répandit tellement parmi les Juifs, qu'ils lui apportaient des présents de toutes les synagogues, de sorte que le Grand Seigneur, après l'avoir tenu quelque temps prisonnier à Constantinople, le fit remettre à Andrinople, pour lui rendre compte de sa conduite.

Et y arriva effectivement le jour que ces allèrent au-devant de lui pour lui aplanir le chemin ---

Messie

---. La ville est située dans une belle campagne, où coulent également deux grandes rivières, qui après avoir passé proche de la ville, s'unissent ensemble et font une espèce d'île que le Grand Seigneur a donnée à une colonie des Grecs, moyennant un certain tribut qu'ils payent tous les ans.

M. l'Ambarcades loua une grande maison dans cette île, où nous allâmes passer le reste du temps que nous attendions la réponse du vizir. Mais ce qui nous obligea de sortir de la ville, c'est que la peste y faisait mourir beaucoup de personnes; d'où nous voyions du lieu où nous étions logés, enterrer beaucoup de corps morts.

Ce changement de maison me fut très agréable, car celle où nous allâmes était dans une belle situation, proche d'un petit village, dont nous trouvâmes les habitants

si courtois que nous prenions plaisir à les aller voir, et ayant  
 jugé, de la manière dont j'étais vêtu, que j'étais prêtre, ils  
 firent aussitôt venir leur pasteur, qui me fit caresse  
 et me pria de lui apprendre l'oraison dominicale en  
 latin. Ces hommes bons gens nous invitaient d'entrer  
 chez eux et nous offraient la collation. Ils se nourrissent  
 si bien dans ce petit village que tous les jours on y tue un  
 boeuf. Ils venaient aussi nous voir à notre logis et  
 trouvaient que nous n'étions pas ingrats de leurs caresses.  
 Enfin ... nous retournerâmes à Constantinople.....

Après avoir vu tant de choses, tüt Kurlan et le vizir, je n'étais point content, parce que je désirais voir les aqueducs qui passent pour une des merveilles du monde. Et une occasion s'en présenta sans la chercher: car deux gentilshommes français n'ayant dit qu'ils allaient et que je leur ferois plaisir de les accompagner, j'acceptai leur offre sans hésiter et nous partîmes dès le lendemain, 16 août 1668. Ces aqueducs sont l'ouvrage du grand Soliman qui, admirant la situation de Constantinople, voulut la perfectionner en y faisant conduire des eaux sur la hauteur des sept montagnes sur lesquelles cette superbe Ville est bâtie.

Il en parla à son conseil, qui jugea le dessein que le dessein était digne de Sa Hauteur, mais que l'exécution en étoit comme impossible par la difficulté qu'on auroit à trouver des fontaines assez élevées pour pouvoir les y conduire. Il voulut cependant qu'on en cherchât. Et ayant appris qu'on en trouveroit à cinq ou six lieues de Constantinople, aux environs d'un gros village Belgrade, le vizir au vizir d'y faire travailler. Il envoya des experts qui rapportèrent qu'il y avoit tant de montagnes et de vallées entre les dites fontaines et Constantinople que, quand on courroit le chemin de sequins, qui sont des pièces d'or qui valent deux écus, on auroit peine d'exécuter une si grande entreprise. Le vizir ayant fait ce rapport à Soliman, il répondit que si les sequins ne suffisoient pas en en courrant le chemin, il vouloit qu'on courrit le chemin de sacs pleins de sequins, faisant par cette expression connaître qu'il vouloit absolument qu'on y travaillât. C'est pourquoi le vizir y employa tant d'honneur et tant d'argent que toutes difficultés, quoique très grandes, furent surmontées.

D'abord on travailla à réduire toutes les fontaines, et pour leur faire un canal qui eût assez de pente pour les faire couler jusque sur les hauteurs de Constantinople, on perça les montagnes qui se rencontrent en chemin, et on a fait des ponts d'une longueur et d'une hauteur prodigieuse, pour passer l'eau d'une montagne à l'autre.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Belgrade, nous allâmes saluer M. l'Ambassadeur d'Angleterre, qui passe là une partie de l'été pour y avoir le divertissement de la chasse. Il nous fit souper avec lui.

Nous partîmes aussitôt avec les guides qui nous avoient pris pour nous  
 faire voir tous les aqueducs et les bassins où se rassemblent les  
 eaux. Il nous conduisirent d'abord à deux grands bassins, qui sont en  
 ovale et où aboutissent quantité de tuyaux par où coulent les eaux, qui  
 de là vont se rendre dans un grand bassin qui est comme une  
 grosse tour, où commence le grand canal qui conduit toutes ces eaux à  
 Constantinople. Il est large de deux pieds et haut à proportion,  
 et après qu'on peut facilement le visiter et voir s'il est toujours en  
 bon état, on a pratiqué, dans les creux des montagnes où il passe,  
 une voûte assez haute pour qu'un homme y aille sans peine.  
 L'on nous conduisit de là aux ponts, que nous ne pouvons assez  
 admirer, non seulement pour leur hauteur, car ils sont jusqu'à  
 trois l'un sur l'autre, mais encore pour la manière dont ils  
 sont bâtis, car on ne peut rien bâtir de plus solide, étant tout de  
 grosses pierres de grès taillées en pointe de diamant. La curiosité me  
 porta à monter jusque sur le troisième pont, qui ne sert qu'à con-  
 duire l'eau, et je remarquai qu'à deux côtés du canal, qui comme  
 j'ai déjà dit, a deux pieds de large, il y a cinq ou six pieds  
 de large, où cependant j'eus bien de la peine à me tenir  
 car un grand vent s'étant élevé lorsque j'y étais, il pensa m'  
 emporter; je lui abandonnai mon manteau, et me couchant sur le  
 pont, je gagnai le bout en rampant.  
 Pour empêcher que ces aqueducs ne périssent, si ils n'étaient  
 bien entretenus, on a obligé tous les villages circonvoisins  
 d'entreprendre de voir. Et pour récompense les habitants  
 sont exemptés de tout tribut. Et portent le turban blanc comme  
 les turcs, ce qui est un grand privilège. Cela fait que l'eau ne  
 manque jamais à Constantinople.

Son Excellence. à l'Assemblée, en donna avis au grand 6  
cainacan, qui était pour lors à 200 lieues de Constantinople,  
à Larissa, avec le Grand Seigneur, et le pria d'obtenir  
son congé de Sa Hautesse, puisque l'on ne voulait point  
lui accorder ce qu'il demandait, autrement il eût été  
yolaxiour. Mais ce ministre, qui avait tout pouvoir  
en l'absence du vizir qui était occupé au siège de Candie,  
fit réponse que Sa Hautesse désirait que M. l'Ambassa-  
deur allât le trouver à Larissa pour traiter d'affaires.  
Et qu'on avait donné les ordres pour lui donner moyen de  
faire commodément ce voyage.

En effet le grand Seigneur fournit douze chariots, dont l'  
M. l'Ambassadeur n'en donna un, voulant que je l'  
accompagnasse encore en ce voyage.

Et, parce que nous allions passer par les plus beaux pays  
dont parlent les historiens anciens, il m'ordonna d'y  
remarquer tout ce que j'y trouverais de considérable. . . .